

L'étude scientifique de la morale connaît en ce début de siècle un essor fulgurant. En replaçant le développement de l'éthique dans le cadre de l'évolution des espèces, elle ouvre la voie à de nombreux débats.

## Quand la morale devient scientifique

**S**i l'histoire de la réflexion morale est jalonnée de grands noms, l'éthique\* contemporaine a pour particularité d'échapper à tout culte de la personnalité. Même si certains penseurs sont plus connus et influents que d'autres, la réflexion morale repose aujourd'hui plus sur le travail collectif d'une myriade de spécialistes que sur les coups d'éclat de quelques génies. Il est ainsi plus simple de présenter l'état actuel de la réflexion sur le bien et le mal en parlant des idées et des controverses qui l'anime plutôt qu'en passant en revue ses acteurs les plus fameux.

L'éthique contemporaine se divise en trois grands domaines : l'éthique normative, l'éthique appliquée et la méta-éthique. L'éthique normative est le champ de l'éthique consacré au développement de théories générales sur la nature du bien et du mal : il s'agit de trouver les règles générales qui permettent de juger tout acte moralement bon ou mauvais. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le débat en éthique normative s'organisait principalement autour de l'opposition entre deux grands types de théories : la

déontologie et le conséquentialisme. Pour le conséquentialisme, souvent inspiré de l'œuvre de Jeremy Bentham (cf. p. 66) et de John Stuart Mill\*, la valeur morale d'une action se mesure à l'aune de ses conséquences, le plus souvent sur le bien-être des individus doués de sensibilité. Tout acte (même un meurtre) peut potentiellement devenir bon dès lors que le bien qu'il produit surpasse le mal qui en découle.

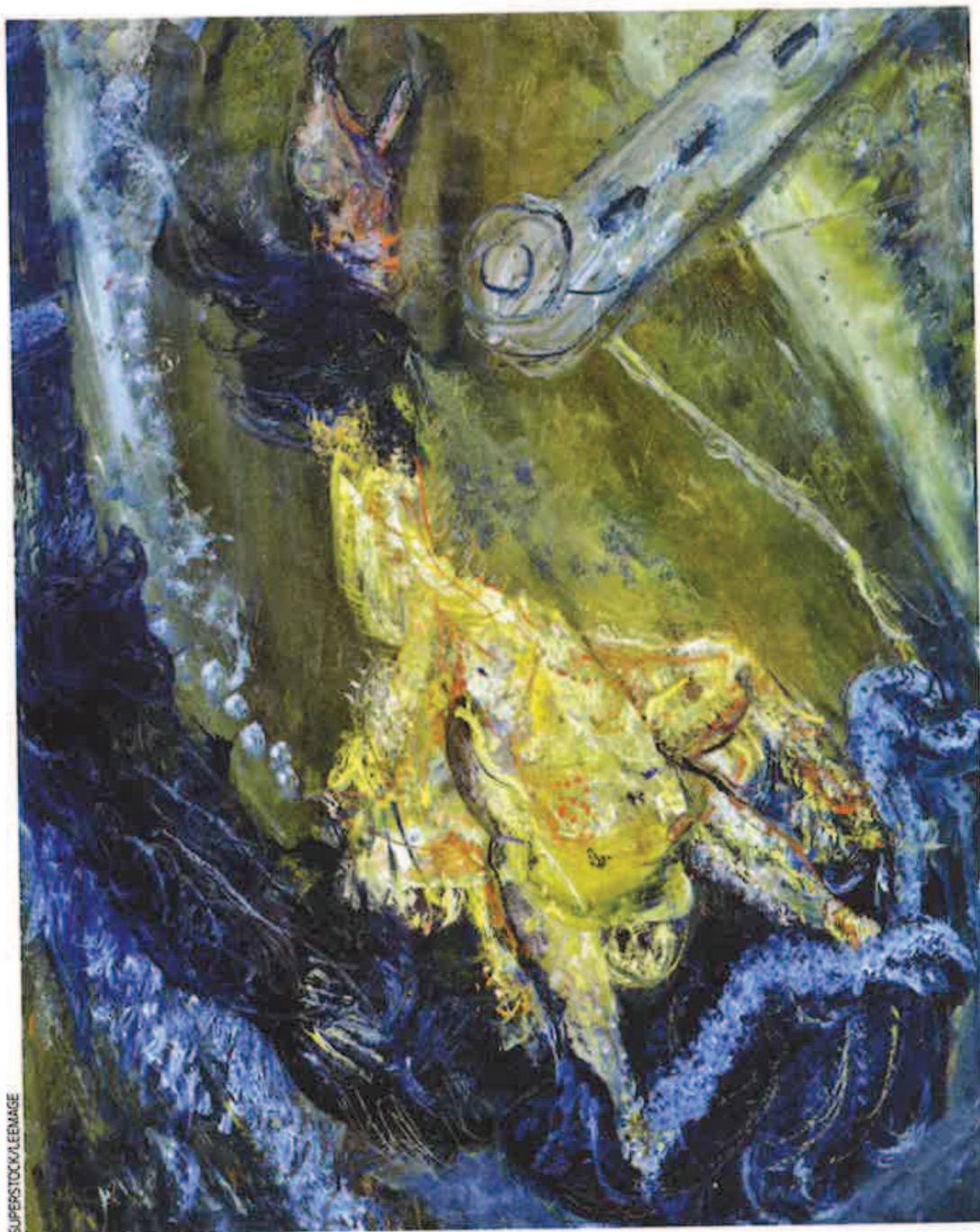
**La réflexion morale repose aujourd'hui plus sur un travail collectif que sur les coups d'éclat de quelques génies.**

À l'inverse, pour la déontologie, inspirée le plus souvent de l'œuvre de Kant (cf. p. 64), certains actes sont moralement mauvais, quelles qu'en soient les conséquences. Ainsi, la torture est un acte fondamentalement mauvais, quand bien même elle pourrait se révéler utile dans certaines circonstances.

Si l'opposition entre déontologie et conséquentialisme continue à

structurer le champ de l'éthique normative, un troisième acteur est venu se mêler à la fête : l'éthique des vertus, qui prend ses racines dans la philosophie d'Aristote (cf. p. 20). Développée à partir des années 1970 par des auteurs comme Philippa Foot ou Rosalind Hursthouse, l'éthique des vertus considère que la déontologie et le conséquentialisme, bien qu'opposés, reposent sur une erreur commune : ils commencent par chercher à définir l'acte moralement bon (ou mauvais), puis dans un second temps seulement tentent de définir l'homme bon (vertueux), souvent comme celui disposé à accomplir des actes bons. Ainsi, l'homme juste serait seulement celui qui a tendance à accomplir des actes justes. Pour les tenants de l'éthique de la vertu, c'est dans le sens inverse qu'il convient de réfléchir : il faut d'abord définir ce qu'est un homme bon (vertueux) pour comprendre ce qu'est un acte bon. Ainsi, il faut d'abord comprendre ce que veut dire être courageux pour comprendre ce qu'est un acte courageux. En France, l'éthique de la vertu est surtout présente sous une version

**Le Dindon,** tableau de Chaim Soutine (1893-1943). L'éthique interroge aujourd'hui notre rapport aux animaux. Leur mort, ou les mauvais traitements qui leur sont infligés par l'homme, peuvent-ils être justifiés par un quelconque bénéfice ?



SUPERSTOCK/LEEMAGE

dite « perfectionniste », défendue par des chercheurs comme Sandra Laugier. Elle est souvent associée à l'éthique du *care*, un mouvement cherchant à réintégrer dans la réflexion morale des thèmes plus « féminins » qui en étaient jusqu'à présent exclus, comme la vulnérabilité ou l'interdépendance entre individus. S'y opposent en particulier les minimalistes moraux, comme Ruwen Ogien, qui considèrent que

l'éthique n'a pas à nous dicter comment vivre, au risque d'être paternaliste, dès lors que notre mode de vie ne fait de mal à personne.

### UN POTENTIEL ILLIMITÉ

Mais l'un des traits les plus saillants de l'éthique contemporaine, c'est le développement exponentiel de l'éthique appliquée. Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, celle-ci ne consiste

pas à appliquer mécaniquement les théories générales de l'éthique normative à des problèmes particuliers. Au contraire, les spécialistes d'éthique appliquée se concentrent sur un nombre limité de problèmes, le plus souvent soulevés par le développement du champ d'action des êtres humains. Ainsi, par exemple, de la bioéthique, qui s'intéresse principalement





aux questions posées par le développement des technologies biologiques et médicales – diagnostic préimplantatoire, assistance à la procréation, modifications du vivant... – ou de l'éthique médicale, qui se penche sur les difficultés liées à la pratique de la médecine : secret, euthanasie, acharnement thérapeutique...

Un autre domaine qui a récemment connu un développement rapide, notamment sous l'égide de philosophes comme l'Australien Peter Singer, est celui de l'éthique animale, qui interroge notre rapport aux animaux. Le plus souvent, il s'agit de déterminer si les (mauvais) traitements que nous leur infligeons peuvent être justifiés par le bien que les êtres humains en retirent, qu'il s'agisse de la consommation de produits d'origine animale ou de l'utilisation d'animaux dans la recherche scientifique.

### La plupart des théories scientifiques actuelles représentent l'idée que l'évolution favorise chez l'homme le développement de l'altruisme.

Malgré d'importantes divergences, la plupart des spécialistes s'accordent pour dire qu'une grande partie de la souffrance que nous causons aux animaux est injustifiée, et que nous sommes pour la plupart des « spéctistes », autrement dit que nous considérons que les intérêts des animaux sont moins importants que les nôtres pour la simple raison qu'ils

ne sont pas humains. D'autres questions intéressent néanmoins l'éthique animale, comme savoir si nous avons des devoirs et des responsabilités envers les animaux sauvages. Parce qu'elle s'intéresse à toute nouvelle difficulté soulevée par le développement de l'action humaine, le champ de l'éthique appliquée est potentiellement illimité. Ainsi, certains spécialistes se penchent sur notre impact sur le climat ou le développement de l'intelligence artificielle.

### DES INVENTIONS HUMAINES ?

Dernier champ d'investigation, la méta-éthique consiste moins à se demander ce qui est bien ou mal qu'à s'interroger sur les notions mêmes de bien et de mal. Quand nous disons que quelque chose est « bien », décrivons-nous une réalité objective, ou bien ne faisons-nous qu'exprimer des préférences subjectives ? Existe-t-il des choses réellement « bien » ou « mal », ou ces concepts ne sont-ils que des inventions humaines sans fondement ? Et, même si le bien et le mal existent, comment pouvons-nous les connaître ?

Ces questions, quoique traditionnelles, ont connu ces dernières années de profonds renouvellements. Une source, parmi d'autres, en est le développement fulgurant de l'étude scientifique de la morale. En effet, si la psychologie du jugement moral s'était cantonnée, depuis l'œuvre de Jean Piaget (1896-1980), à l'étude du développement moral (des tâtonnements de l'enfance au jugement de l'adulte), de très nombreux travaux – en France, ceux de Laurent Bégue ou Nicolas Baumard – sont venus ces dernières années enrichir

notre compréhension du sujet. L'une des spécificités de cette nouvelle approche est de replacer le développement de la morale humaine dans le cadre de l'évolution des espèces. À première vue, cette idée peut faire trembler : les tentatives passées de fonder la morale sur l'évolution ont donné naissance au darwinisme social de Herbert Spencer (1820-1903), selon lequel la société doit laisser les plus faibles à leur sort. Mais ces errements reposent sur une mauvaise compréhension de la théorie de Charles Darwin (1809-1882). Si celui-ci avait évité de parler de l'homme dans *L'Origine des espèces* (1859), son œuvre majeure, il y est revenu dans *La Filiation de l'homme* (1871) : il y explique comment l'évolution favorise chez certaines espèces, dont l'homme, le développement de l'altruisme et de la solidarité. C'est cette idée que reprennent la plupart des théories scientifiques actuelles de l'évolution de la morale. Parce que la morale est susceptible d'une explication scientifique, certains philosophes y voient la possibilité de trouver un fondement naturel et scientifique à l'éthique. D'autres, au contraire, y voient une raison de plus de rejeter la morale comme une illusion : si elle a été sélectionnée par l'évolution pour son utilité, il n'y a aucune raison de penser qu'elle soit vraie. Quoi qu'il en soit, le rapport entre éthique et approche scientifique de la morale sera sans nul doute au centre des débats dans les années à venir.

Florian Cova est maître-assistant au Centre interfacultaire en sciences affectives de l'université de Genève. Il est l'auteur de *Qu'en pensez-vous ? Une introduction à la philosophie expérimentale* (Germann, 2011).